Bloomsbury, Freud et Keynes

Autor(en): **Dostaler, Gilles**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **68 (2010)**

Heft 3: **Subjectivité et économie : l'apport de la psychanalyse**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-283581

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BLOOMSBURY, FREUD ET KEYNES

Gilles Dostaler
Université du Québec à Montréal, UQAM, Canada
dostaler.gilles@uqam.ca

J.M. Keynes considérait l'économie comme étant une science morale, loin des tendances à faire, depuis, des sciences économiques une sous-discipline des mathématiques. Il s'intéressait aux sciences sociales et humaines en s'efforçant d'intégrer leurs apports, notamment en psychologie. Bloomsbury est le nom d'un quartier de Londres où se tenaient les réunions d'intellectuels britanniques de premier rang. «Bloomsbury» est ainsi devenu le nom d'une confrérie iconoclaste dont l'auteur de cet article nous rappelle l'importance comme vecteur de la modernité. S'opposant à l'obscurantisme propagé par la morale victorienne, les «bloomburies» accueillirent les idées freudiennes dont ils avaient saisi l'audace. Une conception semblable du rapport entre l'art et la science rapproche la culture de Bloomsbury de celle de la psychanalyse, défend l'auteur de cet article qui revient sur les liens d'idées.

La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement. À cet égard, l'époque présente mérite peut-être justement un intérêt particulier. Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, de là une bonne part de leur inquiétude présente, de leur malheur, de leur fonds d'angoisse. Et maintenant il faut s'attendre à ce que l'autre des deux «puissances célestes», l'Éros éternel, fasse un effort pour s'affirmer dans le combat contre son adversaire tout aussi immortel. Mais qui peut présumer du succès et de l'issue?

Freud, *Le Malaise dans la culture*, 1930

Le Professeur Freud me semble doté jusqu'au génie de l'imagination scientifique qui peut donner corps à une abondance d'idées novatrices, à des ouvertures fracassantes, à des hypothèses de travail qui sont suffisamment établies dans l'intuition et dans l'expérience commune pour mériter l'examen le plus patient et le plus impartial, et qui contiennent, selon toute probabilité, à la fois des théories qui devront être abandonnées ou remaniées jusqu'à ne plus exister, mais aussi des théories d'une signification immense et permanente.

Keynes, *The Nation and the Athenaeum*, 29 août 1925

Dans la décennie qui a précédé 1924, dans ce qu'on appelle le cercle de Bloomsbury, il y avait un grand intérêt pour Freud et la psychanalyse et cet intérêt était extrêmement sérieux.

Leonard Woolf, *Downhilll all the Way*, 1967

L'économie est un domaine du savoir dans lequel on s'intéresse aux comportements des êtres humains face au travail, à la consommation, à la richesse ainsi qu'aux relations entre ces êtres humains, les groupes, les classes et les États dont ils font partie. Ce sont, entre autres, des rapports de pouvoir. L'économie n'est donc pas et ne peut être, comme le croient plusieurs de ceux qui s'y adonnent, une science autonome, exacte, séparée des autres «sciences morales», pour reprendre une expression qui ne mérite pas d'être tombée en désuétude: «Je veux aussi insister fortement sur l'idée que l'économie est une science morale. J'ai déjà indiqué qu'elle traite d'introspection et de valeurs. J'aurais pu ajouter qu'elle traite des motivations, des anticipations, des incertitudes psychologiques» (Keynes, lettre à Harrod, 16 juillet 1938, JMK 14, p. 300[1]).

Si l'économie est étroitement liée au politique d'un côté – on l'appelait jadis «économie politique» – elle plonge ses racines dans le psychologique de l'autre. Les premiers grands penseurs de l'économie étaient aussi des penseurs du politique et du psychologique. Plus près de nous, des auteurs comme Alfred Marshall ou Friedrich Hayek ont écrit avoir hésité, au début de leur carrière, entre l'économie et la psychologie, et n'avoir jamais totalement abandonné le second domaine. Ces deux auteurs, comme plusieurs de leurs collègues, étaient toutefois hostiles à la psychologie des profondeurs élaborée, entre autres, par Sigmund Freud au tournant du vingtième siècle. Tel n'était pas le cas de Keynes, l'un des rares, avec Veblen et quelques autres, à avoir explicitement fait référence aux idées du père de la psychanalyse pour jeter un éclairage sur le fonctionnement de l'économie.

Même si elles ne sont pas nombreuses, les références à Freud sont très importantes chez Keynes. Mais surtout, sa vision du monde, du comportement humain et de l'économie a des parentés évidentes et frappantes avec la Weltanschauung du maître de Vienne. Qu'on songe à l'amour pathologique de l'argent et à ses racines psychologiques, aux liens entre son accumulation et la pulsion de mort, au fétichisme de l'or, aux relations entre frugalité, propension à l'épargne et puritanisme, à la tendance maniaque à l'accumulation et à la destruction de marchandises et de capital, aux «esprits animaux», aux rapports entre l'angoisse, l'incertitude, le désir de liquidité et le taux d'intérêt, au comportement mimétique des foules, entre autres dans les marchés boursiers et à l'irrationalité de ces derniers. Nous avons longuement, Bernard Maris et moi, exploré ces convergences dans *Capitalisme et pulsion de mort* (2009).

Dans l'exercice en histoire intellectuelle et sociale qui suit, je mets en lumière le rôle que joue, dans la rencontre entre Freud et Keynes, le groupe d'amants et d'amis connu sous le nom de Bloomsbury, dont le maître de Cambridge était un membre très actif. Bloomsbury fut, comme la Vienne fin de siècle de Freud, un vecteur de la modernité. Révolution keynésienne et révolution freudienne, deux des événements marquants du vingtième siècle, naissent du même terroir. C'est pourquoi, à côté d'une influence intellectuelle de Freud sur Keynes, on peut déceler une influence des visions du monde de Bloomsbury et de Vienne sur les deux auteurs et même, nous le verrons, une influence de Keynes sur Freud. Bref, la relation entre Freud et Keynes n'est pas à sens unique. C'est cette réciprocité que je veux explorer.

---

1 C'est ainsi que je donnerai les références à l'un ou l'autre des trente volumes des Collected Writings of John Maynard Keynes (1971-1989). Les traductions, ici comme pour les autres textes publiés en anglais, sont de Marielle Cauchy ou de moi. Dans tous les cas, les italiques dans les citations sont dans l'original.

LA SOCIÉTÉ DES APÔTRES ET LA PSYCHOLOGIE DE PROFONDEURS

Keynes fait son entrée au King's College de Cambridge en octobre 1902, à l'âge de dix-neuf ans. En février 1903, sous le patronage de Lytton Strachey et Leonard Woolf, arrivés peu avant lui avant lui dans cette ville universitaire, il est admis dans la Cambridge Conversazione Society, mieux connue sous l'appellation de Société des Apôtres. Fondée en 1820, cette société secrète a compté dans ses rangs une partie de l'élite intellectuelle de l'Angleterre. On y discutait, tous les samedi soir, sur la base d'un texte lu par l'un des membres, d'art, de morale, de science, de philosophie, de littérature, d'amitié, d'amour, des choses de la vie.

Keynes a fait le récit de cette période de sa vie dans un texte lu en 1938 devant le Bloomsbury Memoir Club, «My Early Beliefs», publié à sa demande après sa mort, en 1949. Il y fait état de la très grande influence qu'a exercée sur les apôtres le livre *Principia ethica* (1903) et son auteur, le philosophe George E. Moore, lui-même apôtre. Il se décrit, ainsi que ses amis, comme étant alors «pré-freudiens», et ayant «tout à fait mal compris la nature humaine, y compris la nôtre» (*JMK* 10, p. 448). Le récit de Keynes a été critiqué, entre autres par Leonard Woolf, dans le premier volume de son autobiographie. Woolf y fait un récit plus détaillé que celui de Keynes de cette époque. Il explique, en particulier, comment Lytton Strachey et lui avaient inventé et expérimenté sur leurs amis une méthode pour explorer leur psychologie et permettre ainsi d'améliorer leurs relations interpersonnelles en les rendant plus authentiques:

> La «méthode» dont il est question dans la conversation a été inventée par Lytton et moi; c'était un genre d'investigation psychologique de troisième degré appliquée aux âmes des amis. Même si c'était bien avant d'entendre parler de Freud, il s'agissait d'une sorte de psychanalyse compulsive. Son objectif était de nous révéler ce que la personne était vraiment, et de le révéler à la victime par le fait même; la théorie voulait qu'en transmettant à toutes les personnes concernées, les plus profondes vérités psychologiques, les relations personnelles s'en trouveraient améliorées. Sa technique provenait en partie de Socrate, en partie de Henry James, en partie de G.E. Moore, et en partie de nous-mêmes. (L. Woolf 1960, p. 113-4)

Freud a souligné qu'on trouve dans la littérature et l'art des éléments de la théorie psychanalytique et cela bien avant qu'ils ne soient rationnellement reconstruits par les théoriciens de cette nouvelle discipline. Il y avait de la même manière, dans la Weltanschauung de ce qui allait devenir Bloomsbury, des éléments semblables à ce qu'on trouve dans la vision freudienne, éléments qui apparaissent déjà dans des essais historiques écrits par Keynes au tournant du siècle, certains d'entre eux à Eton College, avant son arrivée à Cambridge.[2] La psychanalyse, comme la culture de Bloomsbury, naissent d'un même contexte, en réaction contre un même type de société et une même culture, contre l'obscurantisme religieux et la morale sexuelle qui lui sont reliés. Strachey, qui affichait ouvertement son homosexualité, en fait un sujet de discussion chez les Apôtres. Dans l'abondante correspondance entre Keynes et Strachey, souvent très crue, «apostolique» est souvent utilisé comme synonyme d'homo-

2 Voir à ce sujet Dostaler (2005), chapitre 3.

sexuel. Il faut remarquer que Keynes n'a jamais donné l'ordre de détruire ces lettres, que son frère Geoffrey, héritier de ses papiers personnels, a tout de même essayé de faire disparaître.

LA NAISSANCE D'UNE CONFRÉRIE ICONOCLASTE[3]

Le groupe de Bloomsbury tire son nom du fait que la plupart de ses membres habitaient ou se rencontraient dans le quartier du même nom, situé au cœur de Londres. Il ne s'agissait pas d'un groupe structuré et certaines des personnes qui y furent le plus étroitement associées en ont même mis en question l'existence. C'était un groupe d'amis qui partageaient des valeurs communes et une certaine vision du monde, vision radicalement opposée à l'idéologie victorienne qui imprégnait encore fortement l'Angleterre au moment du décès de la reine Victoria, en 1901. Il émerge autour de 1905 de la rencontre entre quelques anciens étudiants de Cambridge, la plupart apôtres, et deux femmes exceptionnelles, Vanessa et Virginia Stephen. Peintre, Vanessa épouse Clive Bell en 1907 et Virginia prend le nom sous lequel elle s'est imposée comme l'une des plus grandes romancières anglaises du siècle en épousant, en 1912, Leonard Woolf. Après la mort, en 1904, de leur père, Leslie Stephen, auteur d'ouvrages importants sur l'histoire intellectuelle de l'Angleterre, ses quatre enfants, Vanessa, Virginia, Thoby et Adrian, s'installent dans le quartier de Bloomsbury, au 46 Gordon Square, qui deviendra plus tard la résidence londienne de Keynes.

On commence à organiser des rencontres, le jeudi soir, où l'on discute passionnément. D'autres personnes se joindront à ceux qu'on commencera à appeler, en 1911, les «bloomsberries», notamment le peintre Duncan Grant, cousin de Lytton Strachey, qui vécut avec Keynes entre 1908 et 1911; le critique d'art Roger Fry, l'aîné du groupe, ancien apôtre, et qui devint le compagnon de Vanessa Bell avant que cette dernière n'unisse son destin à celui de Duncan Grant; le romancier Edward M. Forster. Le groupe est très fusionnel. Les rapports amoureux sont compliqués, changeants et tout sauf conventionnels.

Les bloomsberries sont aussi des travailleurs acharnés, de brillants intellectuels et des créateurs exceptionnels qui vont marquer la culture et la société, en Angleterre et dans le monde occidental, et cela dans plusieurs domaines: le roman avec Virginia Woolf et E. M. Forster, la peinture avec Duncan Grant, Vanessa Bell, la critique d'art avec Roger Fry et Clive Bell, la biographie et l'histoire avec Lytton Strachey, l'économie avec Keynes, la critique littéraire avec Desmond McCarthy et Virginia Woolf, l'édition avec Leonard Woolf et James Strachey, la pensée politique avec Keynes et Leonard Woolf. La plupart vont aussi jouer un rôle important dans le journalisme. Les personnalités sont complexes, torturées, généralement très égotistes. De ce côté-là, aussi, le terrain est propice pour la rencontre avec la psychanalyse.

L'exposition «Manet et les post-impressionnistes» organisée à Londres par Roger Fry entre octobre 1910 et janvier 1911 fut la première manifestation publique importante de Bloomsbury, avant la publication, en 1915, de *La Traversée des apparences* de Virginia Woolf, puis en 1918, de *Victoriens éminents* de Lytton Strachey, suivi un an plus tard des *Conséquences économiques de la paix* de Keynes. La guerre était terminée et un monde nouveau allait naître, dans lequel Bloomsbury allait s'imposer dans le champ culturel britannique, la révolution keynésienne dans le monde de l'économie et de la politique et la révolution psychanalytique dans celui de la compréhension de l'être humain.

---

[3] Voir Dostaler (2005), intermède 1, où l'on trouvera un bibliographie détaillée sur le groupe de Bloomsbury.

LA DÉCOUVERTE DE FREUD

L'un des premiers canaux de pénétration de la pensée psychanalytique en Angleterre fut la Society for Psychical Research, fondée en 1882 à l'instigation du philosophe et économiste Henry Sidgwick, apôtre et ami du père de Keynes, invité régulier à la maison de ce dernier pendant l'enfance de Maynard. La société, qui existe toujours, s'intéressait aux phénomènes parapsychologiques et en particulier à la télépathie. Elle se penchait aussi sur les travaux de Freud. L'un de ses membres, le poète Frederic W. H. Myers, y a ainsi présenté les *Études sur l'hystérie* (1895) de Breuer et Freud. D'autres communications sur Freud furent présentées au fil des ans. Freud a lui-même publié un texte, «A note on the unconscious in psycho-analysis» dans les actes annuels de la société en 1912.

James Strachey, le frère cadet de Lytton, devint membre de la société pendant ses années d'études et il a écrit que c'est l'écoute d'un texte de Freud qui a éveillé son intérêt pour la psychanalyse. Bien qu'ayant raillé les recherches parapsychologiques de Sidgwick et de la Société, Keynes assiste lui aussi aux rencontres de la Société, dont il devient même membre du comité de direction en 1911, alors qu'il avait commencé sa carrière d'économiste. Bien des années plus tard, dans le dernier texte qu'il a écrit, Keynes dit de Newton qu'il n'y avait pas vraiment de contradiction entre les travaux scientifiques qui l'ont immortalisé et les centaines de pages qui témoignaient de son intérêt pour les recherches ésotériques, en particulier l'alchimie (*JMK* 10, p. 363-74).[4]

Premier disciple de Freud en Angleterre, Ernest Jones y introduit officiellement la psychanalyse en fondant, en 1913, la London Society for Psychoanalysis, filiale de l'Association internationale de psychanalyse fondée en 1910. Jones est le premier à pratiquer la thérapie analytique à Londres à partir de cette date. En 1914 est publiée la traduction anglaise de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, réalisée par l'Américain A. A. Brill, auteur de quelques autres traductions de Freud, dont ce dernier était au demeurant peu satisfait. Lytton Strachey compose cette même année un dialogue sur Freud (Strachey 1972, p. 111-20). Leonard Woolf publie au même moment un compte-rendu du livre de Freud dans la revue New Weekly. Il avait aussi lu en mai, pour préparer sa recension, l'*Interprétation des rêves*, premier livre de Freud traduit par Brill. L'article de Woolf est probablement le premier texte sur Freud publié en Angleterre dans une revue non médicale. On peut ainsi considérer l'année 1914 comme le début de l'association entre Bloomsbury et Freud.

Quatre membres du groupe vont prendre la décision de sauter de plein pied dans l'univers psychanalytique. Le premier est le frère cadet de Virginia Woolf, Adrian Stephen. Après avoir obtenu un diplôme en droit de Cambridge, il passa plusieurs années à s'interroger sur son orientation, tant personnelle que professionnelle. Après une liaison avec Duncan Grant, il épouse Karin Costelloe en 1914. Ils décident, à la fin de la guerre, de s'inscrire à des études de médecine, dans le but de devenir psychanalystes. C'est en 1926 qu'Adrian et Karin commencent à pratiquer leur nouveau métier.

James Strachey, élu apôtre en 1906, lui aussi jusque-là incertain de ses orientations, prend la même décision à la fin de la guerre. Il abandonne toutefois rapidement ses études de médecine, et décide de passer à la psychanalyse en confiant son inconscient directement à l'obser-

---

[4] Il avait fait l'acquisition d'environ la moitié des manuscrits de Newton sur l'alchimie, ainsi que de son masque mortuaire, lors d'une vente aux enchères en 1936.

vation du maître. James épouse Alix Florence-Sargant en juin 1920, et les nouveaux époux se rendent à Vienne en octobre. Freud avait accepté de prendre en charge James Strachey, aux conditions financières proposées par ce dernier. Peu de temps après le début de l'analyse de James, Alix décide elle aussi d'être traitée et Freud accepte de les voir tous les deux, se révélant, comme en d'autres occasions, déviant par rapport au freudisme orthodoxe![5] L'entreprise se poursuivra jusqu'au printemps 1922, Freud les jugeant alors alors aptes à pratiquer le métier.

Freud, qui était un homme de pouvoir, perçoit bien le parti qu'il pourra tirer de ces nouveaux alliés, en qui il voit un contrepoids à Ernest Jones, qui dominait la scène analytique anglaise. Jones, qui fait partie de la garde rapprochée de Freud,[6] ne s'y trompera pas et ses relations avec James ne seront jamais totalement harmonieuses. Peu après leur arrivée à Vienne, Freud demande aux Strachey de traduire un de ses articles, «On bat un enfant». Cette traduction est publiée dès 1920. Elle est suivie de la traduction, par James, de «Psychologie des foules et analyse du moi», en 1922. Une entreprise plus vaste est confiée aux deux époux, en mars 1921, la traduction des cinq études de cas,[7] ce qui les occupera pendant cinq années. Freud apprécie ceux qu'il appelle ses «excellents traducteurs anglais». Leur véritable carrière est lancée.

L'ENTRÉE EN SCÈNE DE KEYNES

Le séjour viennois de James et Alix Strachey est l'occasion du premier échange, indirect, entre Freud et Keynes. Le 22 février 1921, Lytton Strachey écrit à son ami:

> Le mot ci-joint de James pourrait t'amuser. Apparemment ta renommée à Vienne est énorme, et le docteur Freud affirme qu'il jouit d'une bien plus grande notoriété lorsque tu mentionnes son nom quelque part que de toute autre source. Il a reçu plusieurs lettres de félicitations à cette occasion. Autrement il est inconnu en Autriche. (Keynes Papers, PP45/316[8]).

La mention de Freud se trouve dans le troisième chapitre des *Conséquences économiques de la paix*, «La conférence», dans lequel Keynes fait le portrait des protagonistes de la Conférence de Versailles et écrit, à propos du président Wilson: «Dans le langage de la psychologie médicale, suggérer au président que le traité constituait un abandon de ses promesses c'était toucher à vif un complexe freudien» (*JMK* 2, p. 34).[9] Freud a lui-même entrepris, à la fin des années vingt, la rédaction d'un portrait psychologique du président Wilson, avec le journaliste et diplomate américain William Bullitt, qui lui en avait suggéré

---

5 James écrit à son frère Lytton, le 6 novembre 1920: «Le Professeur était de plus en plus fasciné en partie par son cas à elle et en partie par les effets, les réactions et les contre-réactions engendrées par la prise en charge des deux à la fois (en réalité, il avait commencé en pensant qu'il s'agissait d'une impossibilité technique)» (cité in Meisel et Kendrick 1990, p. 16-7). Dans la même lettre, il décrit Freud comme «un homme très affable et un artiste stupéfiant» (ibid., p. 43), et la séance «comme un tout organique et esthétique» (ibid.).

6 Il avait mis sur pied en 1913 un comité secret de soutien et de coordination, en marge des organisations psychanalytiques officielles, regroupant les plus fidèles disciples de Freud. Il s'agissait en quelque sorte des gardes du corps du maître.

7 Dora, le petit Hans, l'Homme au Rat, le président Schreber et l'Homme au Loup.

8 C'est ainsi que je désigne les références aux archives inédites de Keynes, en donnant le numéro de catalogue des documents consultés.

9 Curieusement, l'allusion à Freud disparaît dans la traduction française de Paul Franck, où « touch on the raw of a Freudian complex» devient «toucher à vif un ganglion nerveux» (Keynes 1920, p. 52).

l'idée.[10] Le livre qu'il a écrit avec Freud, terminé en 1932, ne fut publié qu'en 1967, après la mort de la deuxième épouse du président Wilson. Dans sa préface, Bullitt indique qu'ils ont l'un et l'autre lu le livre de Keynes pour préparer le leur (Freud et Bullitt 1990, p. 8). Voici un passage que Keynes, suivant les conseils de ses amis, a renoncé à inclure dans les *Conséquences* pour finalement le publier en 1933. Alors que Keynes n'avait pas encore lu Freud, ce passage a des accents très freudiens:

> Le Président, le Tigre et la *Sorcière* galloise furent enfermés ensemble dans une pièce durant six mois et il en est ressorti le Traité. Oui, la sorcière galloise – car le Premier ministre britannique contribuait à titre d'élément féminin à cette intrigue triangulaire. J'ai dit de M. Wilson qu'il était un pasteur non-conformiste. Laissons le lecteur s'imaginer M. Lloyd George en *femme fatale* [en français dans le texte]. Un vieil homme du monde, une *femme fatale*, et un pasteur non-conformiste – voilà les personnages de notre drame. [ ] Clemenceau était beaucoup trop cynique, beaucoup trop expérimenté, et trop bien éduqué pour se laisser ensorceler, à son âge, par la dame de Galles [ ] Le caractère très masculin du Président a totalement succombé aux attraits féminins, à la finesse, à la vivacité, à la sympathie du Premier ministre. (1933-4, p. 22-25)

Keynes devait présider le dîner annuel de la Société des Apôtres en juin 1921 et il avait convié, comme c'était la coutume, tous les anciens apôtres encore présents sur terre. James Strachey lui écrivit, le 6 juin: «J'ai le regret de dire que je ne pourrai être de retour en Angleterre à temps pour le dîner. C'est enrageant de le manquer – mais le scalpel du professeur sonde toujours les recoins de mon inconscient refoulé» (Keynes Papers, UA/36). Keynes fit précéder la lecture de cette lettre, dans son discours présidentiel, du commentaire suivant: «James Strachey, qui est désintégré entre les mains du professeur Freud [ ] et qu'on équipe d'un appareil sexuel plus qu'ordinairement complet aux dépens des classes les plus pauvres de Vienne, écrit ce qui suit» [*ibid.*].[11]

Lecteur de Keynes, Freud l'était aussi de Lytton Strachey, et cela avant sa rencontre avec James Strachey. Cela explique peut-être qu'il ait accepté si facilement et rapidement de prendre James en analyse, à un prix inférieur à ce qu'il demandait normalement. *Victoriens éminents* (1918) et *La Reine Victoria* (1921) inaugurent un nouveau style de biographie psychologique qui pourrait sembler avoir être influencée par Freud. En réalité, Lytton Strachey était, à l'époque où il rédigeait ses premiers livres, très réticent face aux thèses de Freud et il ne l'avait pas beaucoup lu. Les choses changeront dans les années vingt et, comme Keynes, il lira les Collected Papers de Freud, et finalement, utilisera les thèses freudiennes dans *Elizabeth & Essex*, comme Virginia Woolf le fera plus tard dans *Three Guineas*. Cela vaudra d'ailleurs à Lytton une longue lettre, très élogieuse, de Freud:

> J'ai lu vos textes précédents avec le plus grand plaisir. Mais ce plaisir a surtout été d'ordre esthétique. Cette fois-ci vous m'avez ému plus que d'habitude car, vous-même,

---

10 Envoyé à Petrograd par le grouvernement américain pour négocier avec Lénine en 1919, Bullitt avait aussi fait partie de l'équipe américaine aux négociations de Versailles et, comme Keynes, il avait démissionné pour ensuite dénoncer publiquement le traité.

11 James Strachey faisant partie de la liste des partenaires dont Keynes a noté les noms pour les années 1906, 1907 et 1908 (Keynes Papers, PP/20A; voir Moggridge 1992, p. 838-9), on peut penser que Freud avait, de la vie sexuelle de ce dernier, une connaissance privilégiée.

> vous avez atteint de grandes profondeurs. [...] Vous êtes parfaitement conscient de ce que les autres historiens laissent habituellement de côté: à savoir le fait qu'il est impossible de comprendre le passé avec certitude, car nous ne sommes pas capables de faire suffisamment d'hypothèses sur les motivations des hommes et sur l'essence de leurs âmes, de sorte que nous ne pouvons interpréter leurs actes. [...] En tant qu'historien, donc, vous montrez combien vous êtes ancré dans l'esprit de la psychanalyse. (Lettre de Freud à L. Strachey, 25 décembre 1928, in Meisel et Kendrick 1990, p. 373)

Cet «esprit de la psychanalyse» précède en réalité la découverte de Freud. On le trouve déjà à l'œuvre dans des écrits du jeune Keynes, comme nous l'avons dit. Quant à Strachey, c'est plus par Dostoïevski que par Freud qu'il a d'abord été influencé. D'ailleurs Freud, comme Virginia Woolf, tenait le romancier russe pour un des plus grands de l'histoire. Il reconnaissait qu'artistes et écrivains l'avaient précédé dans la mise à jour des ressorts de l'âme humaine.

Une conception semblable du rapport entre l'art et la science rapproche la culture de Bloomsbury de celle de la psychanalyse. Dans un texte présenté à la Société des Apôtres en 1909, Keynes écrit qu'il aurait préféré, s'il en avait eu le talent, être un artiste plutôt qu'un homme de science. Il ajoute qu'il n'y a pas de si grande divergence entre ces deux manières d'appréhender la réalité (Keynes Papers, UA/31). Même dans l'étude de la nature, l'intuition et l'imagination jouent le rôle principal. Ainsi Newton se servait-il des expériences non pas pour découvrir, mais pour vérifier ce qu'il savait déjà, ce qu'il avait pressenti par intuition (*JMK* 10, p. 366). De la même manière, c'est sur l'intuition plutôt que sur l'observation de fréquences statistiques que Darwin est arrivé aux conclusions de son *Origine des espèces*. La sélection naturelle ne peut être démontrée ni par des tests de laboratoire ni des déductions logiques (*JMK* 8, p. 118-9). Dans son article de 1925 sur Freud, cité en exergue de notre texte, Keynes écrit que, même s'il était démontré que les cinq psychanalyses utilisées pour illustrer ses théories étaient de pures inventions, cela n'enlèverait rien à la validité de sa démarche et de ses résultats. Comme Newton et Darwin, Freud n'a pas procédé par la voie des vérifications inductives, mais par celle de l'intuition, qui a donné naissance à des énoncés fulgurants, mais aussi à des thèses qui devront être abandonnées (JMK 28, p. 392-3). Ce qui caractérise le monde naturel est encore plus évident du monde humain et social. C'est un univers changeant, instable, caractérisé par l'incertitude, dans lequel les individus doivent prendre leurs décisions dans le brouillard. La méthode que Keynes appliquera à l'étude de l'économie sera donc semblable à celle que Newton a appliquée à la physique, Darwin au monde vivant et Freud à la conscience humaine.

L'ALLIANCE OFFICIELLE

Le rapprochement entre Bloomsbury et le maître de Vienne qui s'amorce à partir de 1914 aboutit en 1924 à une alliance plus formelle, dans laquelle Leonard Woolf joue de nouveau un rôle déterminant. Il est en effet approché par James, au début de l'année 1924, pour être l'éditeur des *Collected Papers* de Freud, dont quatre volumes doivent être publiés dans une traduction effectuée par une équipe menée par Alix et James Strachey. Leonard accepte immédiatement et, comme il le raconte dans ses mémoires, cette décision aura des conséquences importantes pour l'avenir de Hogarth Press qu'il a fondé avec Virginia en 1917.

Le pari était en effet très risqué. L'éditeur Unwin avait refusé de s'y engager et déconseilla à Leonard de le faire. Publiés en 1924 et 1925, les quatre volumes connurent pourtant un immense succès, aux États-Unis autant qu'en Angleterre, et circuleront pendant quarante ans. C'est dans cette édition que Keynes et les autres membres du groupe de Bloomsbury prirent connaissance des plus importants travaux de Freud. James Strachey écrit à Alix, le 18 juin 1925: «A propos, Maynard a dit qu'il était plongé dans les Case Histories, et il a fait un certain nombre de compliments sur la traduction. Selon lui, il paraîtrait qu'il serait en train de lire l'intégrale des travaux du Prof. afin de bien saisir tout le sujet» (Meisel et Kendrick 1990, p. 331). Keynes y trouve des idées dont il se servira dans *A Treatise on Money* comme dans la *Théorie générale*. Les colonnes de *Nation & Athaeneum*, dont Keynes présidait le conseil d'administration, témoigneront du débat que cette publication a soulevé.

A partir de 1924 et jusqu'à la mort de Freud, Hogarth Press publie toutes les traductions anglaises de ses livres, comme l'ensemble des ouvrages de la Psycho-Analytical Library reliée au London Institute of Psycho-Analysis, soit environ 70 titres. De cette expérience, Woolf dit dans ses mémoires que le plus grand plaisir qu'il en a retiré fut la relation qu'elle a créée avec Freud. De ce dernier, il écrit: « Il n'était pas seulement un génie, mais, contrairement à plusieurs génies, un homme extraordinairement aimable » (L. Woolf 1967, p. 166). Ils ne se sont rencontrés qu'une fois, après l'arrivée de Freud à Londres, le 28 janvier 1939, en présence de Virginia, à qui Freud, «extraordinairement courtois, dans un style cérémonieux et suranné», a offert un narcisse: «Il y avait quelque chose en lui comme dans un volcan à moitié éteint, quelque chose de sombre, de refoulé, de réservé. Il m'a donné une impression que bien peu de gens que j'ai rencontrés m'ont donné, une impression de grande gentillesse, mais derrière la gentillesse, de grande force» (ibid., p. 168). Montrant comment deux êtres proches, sensibles et supérieurement intelligents, peuvent percevoir une même réalité de deux manières radicalement différentes, Virginia décrit de son côté Freud comme «un très vieil homme ratatiné et paumé, avec des yeux clairs de singe, des mouvements spasmodiques et paralysés, inarticulé mais alerte [...] un vieux feu maintenant vacillant» (V. Woolf 1984, entrée du 29 janvier 1939, p. 202).

C'est pourtant après cette date que Virginia Woolf se met sérieusement à la lecture de Freud «pour élargir la circonférence, pour donner à mon cerveau une plus grande envergure: pour le rendre objectif; pour sortir. Donc pour vaincre la contraction de l'âge. Toujours prendre de nouvelles choses» (V. Woolf 1984, entrée du 2 décembre 1939, p. 248). Elle dira que cette lecture lui a permis d'y voir plus clair dans l'ambivalence de ses relations avec ses parents, dans ce mélange d'amour et de haine dont Freud a montré qu'il était naturel. Elle n'aura pas eu le temps d'en profiter longtemps. Sentant venir une nouvelle crise de folie, après avoir terminé le roman dans lequel elle utilise les concepts freudiens, Virginia Woolf entre, le 28 mars 1941, dans la rivière Ouse, des pierres dans les poches de son pardessus. Freud s'était éteint le 23 septembre 1939, au moment ou Thanatos semblait sur le point de l'emporter sur Eros, comme il l'avait pressenti, neuf ans plus tôt, dans *Le Malaise dans la culture*. Il avait demandé à son médecin de mettre fin aux souffrances que lui faisait endurer, depuis seize années, son cancer de la mâchoire. Keynes meurt le 21 avril 1946, épuisé par les efforts harassants consentis pour essayer de construire un monde meilleur, dans lequel un jour, comme il l'avait prédit en 1930, le «Problème économique» serait résolu et l'humanité pourrait enfin se consacrer à l'art de vivre plutôt qu'à l'effort pour survivre.

L'histoire des liens entre Bloomsbury et Freud ne s'arrête pas à la mort de ce dernier. Dès ce moment est envisagée la publication des oeuvres complètes de Freud. Le travail de traduction et d'édition sera entrepris par James Strachey. Les 24 volumes de la *Standard edition* sont publiés à partir de 1953, par Hogarth Press. James, dont la ressemblance physique avec Freud devient étonnante à la fin de sa vie, meurt en 1967, après la publication du vingt-troisième volume, tout juste avant de recevoir un prix pour ce monument d'érudition qui s'impose comme la référence à Freud, devant l'édition allemande.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Dostaler, Gilles (2005), *Keynes et ses combats*, Paris, Albin Michel; nouvelle édition revue et augmentée, 2009.

Dostaler, Gilles et Bernard Maris (2009), *Capitalisme et pulsion de mort*, Paris, Albin Michel; édition de poche révisée, Paris, Hachette, 2010.

Freud, Sigmund et William Bullitt (1967), *Le président T. W. Wilson: portrait psychologique*, Paris, Payot, 1990.

Keynes, John Maynard, Keynes Papers, King's College Library, Cambridge.

Keynes, John Maynard (1920), *Les conséquences économiques de la paix*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française.

Keynes, John Maynard (1971-89), *The Collected Writings of John Maynard Keynes*, Londres, Macmillan, 30 vol.

Meisel, Perry et Walter Kendrick (1990), *Bloomsbury-Freud: James & Alix Strachey. Correspondance 1924-25*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990 [1ère édition anglaise, 1985].

Moggridge, Donald E. (1992), *Maynard Keynes: an Economist's Biography*, Londres, Routledge.

Strachey, Lytton (1972). *The Really Interesting Question and Other Papers*, édité par Paul Levy, Londres, Weidenfeld&Nicolson.

Woolf, Leonard (1960), *Sowing: an Autobiography of the Years 1890 to 1904*, Londres, Hogarth Press.

Woolf, Leonard (1967), *Downhilll all the Way: An Autobiography of the Years 1919 to 1939*, New York, Harcourt Brace Jovanovich.

Woolf, Virginia (1984), *The Diary of Virginia Woolf*, Vol. 5, 1915-19, Londres, Hogarth Press.